

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ANTHROPOLOGIE ITALIENNE

Papa, Cristina

Fondazione Alessandro et Tullio Seppilli

Fanelli, Antonio

Université de Rome « La Sapienza »

Date de publication : 2026-03-27

DOI : <https://doi.org/10.47854/pnxc550>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Au cours de la période positiviste, la naissance des sciences anthropologiques en Italie s'inscrit en parfaite harmonie avec les tendances européennes contemporaines, dans le cadre d'une « histoire naturelle de l'homme » promue par Paolo Mantegazza, qui institue en 1869, à l'université de Florence, la première chaire d'anthropologie. Sous son impulsion naissent revues, musées et sociétés savantes qui réunissent anthropologues physiques, criminologues, naturalistes et voyageurs. Le cadre théorique de l'évolutionnisme biologique et social, ainsi que la méthode comparative, permettent d'exploiter des données d'origines diverses pour formuler des hypothèses sur les origines de traits culturels particuliers. Dans un pays dont la puissance coloniale est trop faible pour favoriser des études anthropologiques extra-européennes (désignées par la suite sous le terme d'ethnologie), le champ des études folkloriques demeure longtemps prédominant. À l'époque du Risorgimento italien, les études romantiques sur le folklore paysan furent inaugurées par des figures prestigieuses telles que Niccolò Tommaseo, auteur de *Canti popolari toscani, corsi, illirici e greci* (1841-1842). Il considérait la « poésie populaire » comme un trésor caché à redécouvrir et comme la matrice de la culture littéraire et de l'identité nationale à construire.

Entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle s'opère une dissociation progressive entre les approches historico-culturelles et l'anthropologie physique de l'école de Mantegazza ; par ailleurs, la composante philologico-littéraire gagne en importance, sous l'impulsion des études orientalistes promues par Angelo de Gubernatis et des travaux folkloriques menés par des savants de premier plan tels qu'Ermolao Rubieri, Domenico Comparetti et Alessandro D'Ancona, tous intéressés à établir un lien profond entre la « poésie populaire » et l'œuvre de Dante (1265-1321) ou de Manzoni (1785-1873). À l'occasion des célébrations du cinquantenaire de l'Unité nationale (1911), l'ethnographie de l'Italie acquiert une large visibilité grâce à l'exposition muséographique des diverses cultures régionales. Les figures centrales

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Papa, Cristina et Antonio Fanelli, 2026, « Anthropologie italienne », *Anthropen*.
<https://doi.org/10.47854/pnxc550>

de cette période sont Lamberto Loria et Giuseppe Pitrè, tous deux insérés dans un vaste réseau d'échanges internationaux. Loria conjugue les voyages d'exploration dans des pays exotiques – souvent orientés vers la collecte d'objets ethnographiques, pratique courante à l'époque – avec la construction d'une ethnographie des différentes régions italiennes en vue de la muséalisation de la diversité locale. Pitrè devient la référence incontournable des études folkloriques, qui, partant du domaine rituel et festif, s'ouvrent à la culture matérielle et à la médecine populaire, à tel point qu'en 1911 est institué à l'université de Palerme un enseignement de « démopsychologie ». Nommé sénateur du Royaume d'Italie, il s'efforça de jouer un rôle de médiateur entre les politiques d'acculturation promues par les classes dirigeantes dans les domaines de l'éducation et de la santé et la valorisation de la culture locale traditionnelle.

Le paysage change radicalement avec la Première Guerre mondiale et l'avènement du fascisme au pouvoir : les sciences ethnologiques et folkloriques sont alors soumises au contrôle du régime et mises au service des politiques de la race et de l'empire. Certains chercheurs profitent de cet investissement idéologique du fascisme dans les « sciences des peuples et des races » pour consolider leur position universitaire, comme Raffaele Corso qui devient, en 1933, à l'Université orientale de Naples, titulaire de la chaire d'ethnographie africaine après avoir enseigné pendant dix ans l'ethnologie coloniale, ou le folkloriste Paolo Toschi, *libero docente* (professeur non titulaire) à Rome en « littérature et traditions populaires ». Durant cette période, la plupart des anthropologues, qu'ils soient d'orientation naturaliste ou folklorique, se trouvent impliqués dans la politique coloniale, raciste et antisémite du fascisme. Une nouveauté substantielle apparaît néanmoins dans le domaine des études historico-religieuses, folkloriques et ethnologiques : après la suppression des facultés de théologie est créée en 1924 la première chaire laïque d'Histoire des religions à l'université de Rome, confiée à Raffaele Pettazzoni, historien-comparatiste de renom. Celui-ci fonde également un Institut pour l'histoire des civilisations primitives et une École de perfectionnement en sciences ethnologiques, acquérant un prestige international durable qui en fait, pendant plusieurs décennies, une référence majeure pour les ethnologues, parmi lesquels Vinigi Grottanelli, Ernesta Cerulli et Vittorio Lanternari (lauréats du premier Concours national d'ethnologie en 1967).

Grâce au soutien de Pettazzoni, Ernesto De Martino s'oriente également vers les études ethnologiques. Formé à Naples auprès d'Adolfo Omodeo (l'un des principaux collaborateurs de Benedetto Croce), il partageait avec Pettazzoni le défi épistémologique lancé à l'école historico-culturelle dirigée par le père Wilhelm Schmidt. Celui-ci, à la tête du Musée missionnaire ethnologique de Rome, était le promoteur d'une ethnologie de type confessionnel très influente en Italie (notamment auprès de Renato Boccassino, attaché au Musée préhistorique « Luigi Pigorini »), en particulier parmi les membres d'ordres religieux. Dans un complexe itinéraire scientifique (Dei et Fanelli 2026), De Martino parvint à faire fusionner un héritage historiciste – qui le conduisait à critiquer les écoles anthropologiques de son temps pour leur naturalisme (fonctionnalisme britannique, sociologie française) – avec les nouvelles exigences issues de la psychologie, de l'existentialisme et de la phénoménologie. Il en résulta une refonte radicale d'un objet classique de l'ethnologie, la magie, qu'il interprétait comme une forme culturelle de rédemption collective face à la « crise de la présence », c'est-à-dire l'incapacité « d'être-là » et d'agir dans le monde selon des formes partagées et communautaires (*Il mondo magico* 1948). À la théorie ethnologique visant à documenter la vie culturelle des zones les plus pauvres

et marginales du Sud, De Martino conjugue son engagement politique au sein du Parti communiste, dans un contexte marqué par les luttes agraires, et l'émergence de la « Question méridionale », qui mobilise artistes et intellectuels. Du célèbre récit autobiographique de Carlo Levi, *Cristo si è fermato a Eboli* (1945), qui relate la vie des paysans lucaniens, à la poésie de Rocco Scotellaro, en passant par le théâtre et le cinéma néoréalistes et les peintures de Renato Guttuso, les ethnographies menées par De Martino avec des équipes interdisciplinaires (photographes, réalisateurs, sociologues, psychologues, psychiatres, assistants sociaux) conquièrent une place majeure dans le débat politique grâce à des œuvres maîtresses telles que *Morte e pianto rituale* (1958), *Sud e magia* (1959) et *La terra del rimorso* (1961). De Martino s'attache ensuite à analyser le lien entre apocalypses culturelles et apocalypses psychopathologiques, contribuant ainsi à l'émergence de l'ethnopsychiatrie. Cette dernière fut consolidée par les travaux de Michele Risso sur les émigrants italiens en Suisse, puis par ceux de Roberto Beneduce et du Centre Franz Fanon de Turin.

L'ouvrage posthume de De Martino, *La fine del mondo*, publié en 1977, fut redécouvert à l'échelle internationale grâce aux travaux de Daniel Fabre, Giordana Charuty et Marcello Massenzio. Bien qu'il se soit consacré à l'Italie méridionale, De Martino n'a pas choisi la voie des études folkloriques, qui s'étaient entre-temps institutionnalisées avec le premier concours national pour l'obtention d'une chaire en 1948 (remporté par Giuseppe Cocchiara, Carmelina Naselli et Paolo Toschi). De Martino est resté fidèle à l'engagement pris dans son premier ouvrage, *Naturalismo e storicismo nell'etnologia* (1941), visant à unifier les sciences de l'homme sous l'égide d'une ethnologie conçue comme science historique de la culture des peuples coloniaux en révolte et des classes subalternes du monde européen. Pour De Martino, l'anthropologie culturelle demeure une science dépourvue de consistance théorique, prisonnière des paradoxes du « relativisme culturel » américain et des apories du fonctionnalisme britannique qui dépeignait les peuples extra-européens sous les couleurs d'un équilibre harmonieux garanti par le colonialisme. L'Italie accusait encore un important retard dans ce domaine en raison des méfiances suscitées par les sciences sociales dans l'historiographie et la philosophie idéaliste de Croce (qui en dénonçait les aspects naturalistes) et dans le milieu marxiste, qui craignait leur instrumentalisation au service de la modernisation capitaliste. Malgré ces critiques, ce sont Ernesto De Martino et ses collaborateurs qui ont promu les sciences anthropologiques, notamment en favorisant la traduction des œuvres de Malinowski, Mauss et Durkheim grâce à la collaboration avec Cesare Pavese au sein de la « Collection Viola » publiée par Einaudi.

Après la génération des pionniers positivistes et l'institutionnalisation des sciences folkloriques et ethnologiques entre les deux guerres, la seconde moitié du XX^e siècle est marquée par une nouvelle génération de chercheurs engagés dans la consolidation des disciplines anthropologiques. En Italie, à la différence d'autres pays, les traditions démologiques (terme utilisé après-guerre comme équivalent de folklorique), ethnologiques et anthropologiques ont progressivement cherché des convergences, malgré des héritages méthodologiques et thématiques distincts. Parmi ces tentatives, celle qui a connu le plus grand succès et la plus grande continuité est celle développée par Alberto Cirese. Dès 1961, avec *Il folklore come studio dei dislivelli interni di cultura delle società superiori*, puis en 1965 et surtout en 1972 dans *Alterità e dislivelli interni di cultura nelle società superiori*, il conceptualise la matrice commune des faits démologiques et ethnologiques comme relevant de

« dénivellations culturelles » : les premières à l'intérieur des civilisations « supérieures », les secondes entre celles-ci et les civilisations autres, dans le cadre d'une « notion anthropologique de culture qui en constitue le fondement unitaire » (Cirese 1972 : 11). Cette conceptualisation s'inspire largement des *Observations sur le folklore* de Gramsci (1950), où le folklore est conçu comme « conception du monde et de la vie » des classes subalternes, en opposition aux conceptions « officielles » des classes hégémoniques. Le rôle novateur de Gramsci a été de sortir le folklore d'une perspective naturaliste, pittoresque et classificatoire pour l'inscrire dans un horizon plus large, celui de la compréhension des dynamiques d'hégémonie et de pouvoir mises en œuvre par les classes dominantes. Cette différentialité, selon Cirese, unit les cultures populaires des sociétés occidentales aux cultures d'intérêt ethnologique, créant ainsi une base commune entre démologues, ethnologues et anthropologues culturels. Un effet non négligeable de ce processus a été la séparation définitive de ces disciplines par rapport à l'anthropologie physique à laquelle elles étaient initialement associées.

Ainsi s'engage un processus scientifique et académique qui aboutit, en 1975, à la création au niveau ministériel d'un unique groupe disciplinaire, sur la base duquel, depuis lors et jusqu'à aujourd'hui, se déroulent les concours universitaires avec des commissions uniques pour l'ensemble de ces disciplines, sans distinction – alors qu'auparavant les concours étaient organisés par discipline spécifique. Ce processus de reconnaissance académique s'est toutefois déroulé selon des temporalités inégales, témoignant d'une légitimité scientifique et universitaire inégale : en 1948 eut lieu le premier concours de *Storia delle tradizioni popolari*, en 1967 celui d'*Etnologia*, et seulement en 1971 celui d'*Antropologia culturale*. Cela ne signifie pas que ces disciplines n'étaient pas enseignées auparavant par des professeurs non titulaires ou des chargés de cours, mais elles n'avaient pas encore obtenu la reconnaissance universitaire la plus élevée, ni leur légitimation nationale définitive.

Le fait que le concours d'anthropologie culturelle ait été le dernier n'est pas fortuit : en Italie, le baptême scientifique de la discipline n'intervient qu'en 1958, à l'occasion du premier Congrès national des sciences sociales à Milan, où est présenté un document intitulé « L'antropologia culturale nel quadro delle scienze dell'uomo. Appunti per un memorandum », fruit d'une série de rencontres entre Tullio Tentori (directeur du Musée national des arts et traditions populaires), Tullio Seppilli et de jeunes chercheurs de l'Institut d'ethnologie de Pérouse (Liliana Bonacini Seppilli, Romano Calisi, Giorgio Cantalamessa Carboni, Amalia Signorelli). Ils tentent de définir théories et méthodes de l'anthropologie culturelle, en circonscrivant les domaines par rapport à d'autres sciences sociales, notamment la sociologie et la psychologie sociale. La proposition se positionne de manière critique vis-à-vis de l'anthropologie américaine, accusée de naturalisme (illustré par son désintérêt pour l'histoire) et d'adoption d'une « méthode intuitionniste » (notamment dans le concept de « modèle culturel »). Ces positions doivent beaucoup à De Martino, dont Seppilli fut l'élève, tout en s'en démarquant sur plusieurs points : le choix d'une méthode dialectique (marxiste, même si non explicitement nommée), la centralité du rapport entre culture et plan biologique, entre culture et société, l'orientation privilégiée vers l'étude des sociétés contemporaines et l'usage social de l'anthropologie culturelle dans les interventions sociales. Ces perspectives seront reprises de manière non homogène dans la recherche anthropologique ultérieure : d'abord par une focalisation sur la

société contemporaine, puis, au moins durant toute la décennie suivante, par l'utilisation de la recherche anthropologique dans l'intervention sociale.

À l'époque, les écoles de travail social constituaient de véritables laboratoires de recherche sociale, caractérisés par une approche opérationnelle et un engagement à répondre aux problèmes généralisés de souffrance et de précarité dans un pays sortant à peine de la guerre. C'est dans ces écoles que l'anthropologie culturelle fut reconnue comme discipline à part entière dès 1949, avec un cours dispensé par Tentori. C'est récemment, avec l'essor de l'anthropologie médicale, que le rapport entre le biologique et le social est devenu central, grâce notamment aux travaux de Seppilli, dont l'étude dans ce domaine a anticipé la reconnaissance de l'importance des facteurs psychoculturels en matière de santé et de maladie.

Durant cette période, l'anthropologie culturelle s'institutionnalise : en 1959, le ministère de l'Instruction publique reconnaît officiellement la nouvelle discipline en ouvrant le premier poste de professeur non titulaire (*libero docente*) en anthropologie culturelle ; en 1961, le *Bollettino delle ricerche sociali*, auquel participaient sociologues et psychologues sociaux, consacre un numéro spécial à l'anthropologie culturelle, attestant de son autonomie comme discipline d'étude des phénomènes culturels et de son intégration « dans le cadre des sciences sociales ». En 1962, le premier congrès d'anthropologie culturelle consacre le nouvel intérêt que porte la philosophie à cette discipline, notamment grâce à Remo Cantoni qui s'était distancié de l'idéalisme crocien. Non sans raison, l'un de ses collaborateurs, Carlo Tullio-Altan, après une formation philosophique initiale, joue un rôle important dans le développement des études anthropologiques en Italie. En 1960, Tentori publie le premier manuel de la discipline, *Antropologia culturale*. Deux voyages d'études aux États-Unis (1949 et 1955) l'avaient mis en contact avec des anthropologues américains. Il devient alors un point de référence pour ces derniers et pour d'autres chercheurs en sciences sociales menant de nombreuses études, souvent controversées, notamment dans le sud de l'Italie.

Cependant, au cours des années 1960 et 1970, ce courant reste minoritaire et nettement distinct des études ethnologiques, conduites par Vinigi Grottanelli (mission d'étude au Ghana, naissance de la revue *L'Uomo*), tandis que le courant démologique demeure prédominant. Celui-ci se caractérise par les travaux ethnomusicologiques de Diego Carpitella, les recherches sur les rites et la fête d'Annabella Rossi, Luigi M. Lombardi Satriani, Francesco Faeta, les ethnographies de Clara Gallini (1973) en Sardaigne sur la cérémonialité et les cultures du don, jusqu'à la notoriété des recherches historico-religieuses d'Alfonso M. Di Nola et des travaux sur le folklore sicilien d'Antonino Buttitta, Elsa Guggino et sur l'alimentation de Vito Teti. Durant la même période, la collaboration avec la RAI et l'Istituto Luce permet aux anthropologues de s'implanter significativement dans le débat public sur le changement social et de diffuser des documents audio et audiovisuels recueillis grâce à la recherche ethnographique.

Dans les années 1970, le courant marxiste des études sur l'Italie acquiert une grande notoriété grâce au débat sur le rapport entre anthropologie et marxisme, dont les principaux interprètes sont Pietro Clemente, Carla Pasquinelli, Amalia Signorelli, Alberto Sobrero, alimenté également par les critiques de Francesco Remotti sur le caractère organique de cette connexion. Dans les décennies suivantes, un changement radical du cadre politique, lié à des dynamiques qui ne sont plus

seulement nationales, favorise l'abandon progressif de cette tradition d'études. Comme on peut le voir dans le numéro thématique d'*Ethnologie française* dirigé par Loux et Papa (1994), à partir des années 1980 et 1990 se consolide le champ anthropologique dans plusieurs directions. Alors que s'estompent les distinctions entre démologie, ethnologie et anthropologie desquelles avait longuement débattu la génération précédente, les anthropologies spécialisées se renforcent (anthropologie des musées et du patrimoine culturel, parenté et genre, anthropologie économique, anthropologie médicale, anthropologie appliquée), notamment grâce à l'intensification des relations internationales. La revue *AM. Rivista di antropologia medica*, fondée par Seppilli, joue un rôle particulièrement important en contribuant au renforcement international de la discipline grâce à la collaboration de chercheurs d'autres pays (Espagne, Mexique, Brésil, Canada) et d'Italiens vivant à l'étranger, comme Mariella Pandolfi. Une première phase de dialogue se caractérise par l'attention portée à l'anthropologie française, en particulier au structuralisme de Lévi-Strauss, aux techniques du corps de Leroi-Gourhan et au matérialisme marxiste de Godelier (depuis les recherches sur les techniques et les savoirs du travail paysan, pastoral et artisanal comme celles de Giulio Angioni en Sardaigne, à celles sur le genre et la division sexuelle du travail de Paola Tabet, Cristina Papa, Maria Minicuci, jusqu'aux études sur la parenté de Pier Giorgio Solinas, et sur les Bédouins d'Arabie saoudite, d'Ugo Fabietti). Dans un second temps, l'attention des chercheurs italiens se porte sur l'anthropologie américaine, d'abord sur les travaux de Clifford Geertz diffusés en Italie par la revue *Ossimori* dirigée par Clemente, puis sur des courants plus critiques, radicaux et déconstructionnistes. En particulier, les approches proposées par l'ouvrage de Clifford et Marcus, *Writing Culture* (1986), conduisent à l'émergence d'une nouvelle muséographie anthropologique, promue par la revue *Antropologia Museale* dirigée par Vincenzo Padiglione. Tandis que l'anthropologie sociale britannique, pourtant incontournable au niveau international, n'a jamais prévalu en Italie malgré les efforts de Bernardo Bernardi et Antonino Colajanni.

Une autre direction caractéristique de cette nouvelle phase est l'élargissement de la présence anthropologique dans des aires géographiques extra-européennes, grâce à la coopération internationale promue par Colajanni et Mariano Pavanello, et aux fonds mis à disposition par le ministère des Affaires étrangères, favorisant la constitution et le renforcement de groupes de recherche interconnectés en Afrique et dans les Amériques, coordonnés par Remotti, Pavanello et Italo Signorini. Parallèlement, au début du nouveau millénaire, s'affirme avec une nouvelle vigueur l'usage public de l'anthropologie en Italie et l'engagement de recherche sur certains nœuds critiques de la vie contemporaine : inégalités, migrations, questions environnementales, articulations de genre.

Références

Cirese, A.M., 1972, « Alterità e dislivelli interni di cultura nelle società superiori », in *Folklore e antropologia tra storicismo e marxismo*, Palerme, Palumbo, http://www.etesta.it/materiali/2014_2015_AMC_1967-1972_Dislivelli.pdf

Dei, F. et A. Fanelli, 2026, *Ernesto De Martino: una biografia intellettuale*, Rome, Carocci.

De Martino, E., 1948, *Il mondo magico*, Turin, Einaudi.

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Papa, Cristina et Antonio Fanelli, 2026, « Anthropologie italienne », *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/pnxc550>

- Fabietti, U., 2016, *Medioriente: uno sguardo antropologico*, Milan, Raffaello Cortina.
- Gallini, Clara, 1973, *Dono e malocchio*, Palerme, Flaccovio.
- Lanternari, V., 1960, *Movimenti religiosi di libertà e salvezza dei popoli oppressi*, Milan, Feltrinelli.
- Loux, F. et C. Papa (dir.), 1994, « Italia. Regards d'anthropologues italiens », numéro thématique, *Ethnologie française*, XXIV (3).
- Pettazzoni, R., 1957, *L'essere supremo nelle religioni primitive: l'onniscienza di Dio*, Turin, Einaudi.
- Remotti, F., 2013, *Fare umanità: I drammi dell'antropo-poiesi*, Rome et Bari, Laterza.
- Seppilli, T., 2026, *Scritti di Antropologia medica*, M. Minelli (dir.), Florence, Olschki,
- Signorini, I. et A. Lupo, 1989, *I tre cardini della vita*, Palerme, Sellerio.
- Tullio-Altan, C., 1968, *Antropologia funzionale*, Milan, Bompiani.